

*Le plus souvent ce n'est pas l'esprit, c'est
la bête qui nous sauve dans nos passions.*

*L'amour est comme le poète, qui trouve
toujours des vers nouveaux avec la même
poésie.*

*Tout homme bien doué ici-bas a ses
cartes marquées d'avance dans le jeu de la
vie. Qu'il les joue bien ou mal, il gagne ou
perd fatalement. S'il gagne, c'est la for-
tune, c'est l'amour, c'est la domination,
c'est la célébrité; s'il perd, c'est la misère,
c'est la trahison, c'est l'esclavage, c'est le
néant.*

*Tous les amours — même l'amour ma-
ternel — ont leurs angoisses et leurs dé-
chirements. C'est que Dieu a créé une peine
pour chaque joie. La porte du paradis
s'ouvre sur l'enfer.*

*Un billet de femme, quelque doux qu'il
soit, est une traite à vue : il faut toujours
payer, quelle que soit la monnaie.*



I

Les amis d'Octave de Paris



VOIQUE Paris se fût juré
de ne pas reparaitre à
Paris de quelques années,
voulant être oublié comme
il oubliait lui-même, il se
décida un jour à faire un
second voyage pour recueillir tout ce qu'il
avait de précieux dans son hôtel de l'avenue
de l'Impératrice. On sait que Violette n'avait
touché à rien dans son cabinet de travail,

qui était tout à la fois sa salle d'armes et son musée.

Ce ne fut pas Violette qui l'encouragea dans ce voyage, mais elle ne s'y opposa pas non plus. Elle lui donna la mission de lui rapporter à elle-même un christ en ivoire, un livre de messe et un rosaire, que sa femme de chambre avait oubliés, quoiqu'elle eût déjà fait trois voyages.

Le soir de son arrivée à Paris, Parisis ne put s'arracher à la tentation de faire un peu de fumée sur le boulevard des Italiens. C'était le soir, il ne serait pas reconnu, il se retremperait pendant une heure dans cette fièvre parisienne. Comme l'ivrogne qui sent le cabaret, Octave n'y résista pas.

A peine se fut-il mêlé à la foule, qu'il fut appréhendé au corps par deux de ses amis, Harken et Montbrun. Il eut beau vouloir garder son sérieux, il eut beau se défendre de leurs provocations, il lui fallut être des leurs pendant toute la soirée.

Voilà pourquoi il passa une heure à Mabile. Comme tous ceux qui vont revoir une comédie à la trentième représentation, il trouva

qu'on ne jouait plus bien. Les promeneuses, les causeuses, les danseuses, tout avait perdu son diable au corps.

Il rencontra là le prince Rio, d'Ayguessives, Antonio et les autres ; il se plaignit que tout manquât d'entrain. Antonia lui dit que c'est parce qu'il n'était plus dans l'action.

— C'est peut-être vrai, dit-il.

Il pensa qu'il avait bien raison de se retirer du monde, mais une belle fille vint à passer qui réveilla en lui le Don Juan qui dormait. C'était une nouvelle venue qui s'appelait tout bêtement Euphrosine. Elle avait quitté, depuis huit jours, un atelier de couturière, elle ne savait pas encore faire sa tête ni sa figure, mais la nature l'avait préparée à tous les triomphes de la courtisane : grande, bien campée, gorge luxuriante, profil grec, cheveux abondants, blond hasardé, dents éclatantes ; il ne manquait à sa bouche que le mot spirituel, mais elle avait déjà le mot insolent.

Il sembla à Parisis, qui savait tout du côté des femmes, que cette fille devait lui apprendre quelque chose. Il l'invita à souper avec lui et ses amis.

— Souper ! lui dit le prince Rio, vous ne savez donc pas qu'on ne soupe plus ? Nous faisons tous pénitence, nous n'avons plus le sou. Il n'y a plus que le prince Lubomirski qui donne à souper.

On convint pourtant de se retrouver à la Maison-d'Or vers minuit et demi. On convoqua tout le ban et l'arrière-ban de la landwher, les jeunes et les vieux, les adolescents et les pères de famille. Mais c'est à peine si on réunit huit combattants.

Les filles vinrent en grand nombre. Les plus tapageuses de Paris étaient alors mademoiselle Fanny la Charmeuse et mademoiselle Fleur-de-Pêche. Les autres étaient aux Eaux ou dans leurs terres. Plus d'une passait la belle saison à Saint-Lazare. Celles qui tenaient bon sur l'asphalte se disputaient les hommes du turf qui ne craignaient pas de se montrer à Paris en plein été.

Mademoiselle Lucia, surnommée Tournesol ou Phryné, selon le goût de ses amoureux, ne se montrait plus « dans le monde » parce qu'elle était la proie d'un amant de cœur.

Quand on fut dans le n° 6, « qui a tout vu et tout entendu, » Parisis demanda à ses amis comment ils passaient les deux ou trois heures lumineuses de la nuit depuis deux ans qu'il n'était plus le diable à quatre de toutes ces belles folies.

— Mon cher, dit le prince Rio, depuis que nous sommes tous ruinés, nous devenons philosophes. Les uns vont à la politique, les autres aux journaux, les autres à la guerre ; quelques-uns tiennent bon parmi les femmes, mais ce sont les derniers coups d'épée d'une armée qui bat en retraite. La jeunesse dorée de l'Empire a fait son temps. Ça été un feu de paille.

On a beaucoup calomnié cette avant-garde généreuse qui risquait sa fortune et son sang dans les batailles de la vie comme dans les batailles de la guerre, pendant que d'autres, avarés de l'avenir, méditaient dans leurs cabinets l'art de faire fortune et de ne pas hasarder sa peau. Faut-il donc vivre dans l'abstinence et dans l'étude pour avoir un caractère ? Vivre de soi et non des autres, n'est-ce pas aussi la sagesse ? Tailler sa voie dans son

étouffe sans gueuser celle du voisin, n'est-ce pas suivre sa voie naturelle ?

J'aime peut-être mieux les enfants prodiges que les enfants prodiges. Chaque chose doit venir à point, les fleurs au printemps, les moissons dans l'été, les fruits en automne. Avril ne produit pas sur les branches de ses arbustes les sentences des Sages de la Grèce. La nature n'est encore qu'une belle amoureuse, qui s'épanouit dans le sourire des roses et dans la chanson des oiseaux. Aimer, c'est aussi une science. Quiconque n'a pas eu la fleur, n'aura pas la moisson.

Il est difficile de bien dire quels sont les *crevés*. J'ai souvent soupé en belle et folle compagnie avec des jeunes gens bien élevés, qui avaient fait leurs preuves au lycée et à la salle d'armes. Les pédants me disaient le lendemain :

— Tu as soupé avec messieurs les *crevés*.

— Pourquoi messieurs les *crevés* ? demandai-je.

— Tu n'as donc pas vu qu'ils sont morts à toutes les belles choses de la vie ?

— Non, je n'ai pas vu cela, puisqu'ils en parlaient bien.

— Voyons ! la question n'est pas de souper avec les femmes.

— Après minuit, pourquoi pas ? — Et toi, avec qui soupais-tu donc, hier ?

— Moi, je ne soupais pas, je lisais les journaux, j'étudiais la politique.

— Et tu crois que tu as été plus utile à ta patrie que ceux-là qui ont soupé gaiement sans s'indigner non pas contre la force des hommes, mais contre la force des choses.

— Ne les défends pas.

— Pourquoi les attaques-tu ?

— La belle question ! parce qu'ils démoralisent la France avec leurs chevaux et leurs maîtresses.

— Tu veux qu'ils aillent à pied et qu'ils filent de la laine ?

— Non, mais je veux qu'ils soient des hommes.

— Eh bien, mon cher, va un peu leur dire qu'ils ne sont pas des hommes, ils te prouveront qu'ils sont des gentilshommes, à la pointe de leur épée. Sache-le bien : si un seul d'entre

eux était lâche, il lui faudrait décamper au plus vite. Rassure-toi, si demain la France est en danger, tu les verras à l'œuvre.

— L'art de vivre ne se compose pas seulement d'un coup d'épée.

— L'art de vivre ! c'est d'être jeune quand on a vingt ans. T'imagines-tu donc d'ailleurs qu'ils ont tout oublié, parce qu'ils soupent gaiement ? Mais peut-être que, si tu assistais en même temps à un souper de gens d'esprit patentés, et à un souper de crevés, tu dirais comme La Fontaine : «

Le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense.

— Allons donc, si les crevés ont de l'esprit, c'est sans le savoir.

— Si les autres disent des sottises, c'est aussi sans le savoir. Un jour viendra où tu retrouveras les crevés d'aujourd'hui : les uns sur le champ de bataille, les autres dans la diplomatie, ceux-ci législateurs, ceux-là artistes. Qu'était-ce autrefois que les Byron, les Morny, les La Valette, les Auber, les Saint-Arnault, les d'Orsay, les Roqueplan ! Des crevés ! Crois-tu donc qu'il faille lire les journaux du soir, pour

devenir un homme politique ou un homme d'esprit. On apprend la vie en vivant et non dans les théories de quelques envieux qui ne se trouvent pas à leur place. Crois-moi, change d'opinion sur « les crevés. » Ils aiment les chevaux et les femmes, ils aiment aussi les tableaux et les livres. Ils sont aussi bons juges en matière d'art et d'esprit que sur le champ de courses.

— Tu as beau dire, je ne changerai pas d'opinion sur ces messieurs.

— Eh bien ! ne change pas d'opinion : puisqu'ils se moquent de l'opinion publique, ils se moqueront bien de la tienne.

Ce soir-là, à la Maison-d'Or, on parla un peu de tout. On en revint à l'éternelle question de la femme, l'art de la prendre, l'art de la quitter.

— L'art de prendre les femmes, dit le prince Rio, c'est de se laisser prendre par elles.

Harken, qui était un fort tacticien, et qui ne passait pas à côté des femmes quand il les rencontrait, demanda la parole, pour ouvrir ses mains pleines de vérités.

— Le mieux, dit-il, c'est de ne pas prendre